

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles d'ici et d'ailleurs



Numéro 77, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3465ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2004). Compte rendu de [Nouvelles d'ici et d'ailleurs]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (77), 91–94.

Faits divers

Nicolas Daigneault, *Les inutilités comparatives*, Montréal, Triptyque, 2003, 79 p., 17, \$.

Si le quotidien semble souvent, à première vue, dénué d'intérêt, c'est sans doute parce que le contexte même de la réalité ne s'avère pas très excitant. Quoi de plus ordinaire que certaines absurdités de l'existence dont la futilité en accentue la monotonie ? Le jeune auteur Nicolas Daigneault se contente de les survoler dans *Les inutilités comparatives*, son premier recueil composé de dix courts récits. N'en faisant pas le procès, loin de là, et encore moins l'apologie, il rapporte donc des faits humoristiques sans les analyser en profondeur.

Ainsi, la plupart des situations anodines qu'il met en scène se veulent d'abord des évidences existentielles, des constatations tout à fait logiques : « Soudainement, il est trop tard pour recommencer, pour repartir à zéro, on a gaspillé cette époque... » (p. 25) ; « [...] la vraie vie, elle, étouffe de platitudes qu'il faut gérer. » (p. 48) ; « Le corps, ce n'est pas une machine très fiable. » (p. 59) ; « Carpe diem, que diable ! » (p. 69) Mais pour vivre un jour à la fois, il faut aussi savoir prendre le temps d'en jouir et non pas penser : « Les journées, quand on peut se les permettre, quand elles sont à nous complètement, on ne sait souvent pas quoi en faire. » (p. 18) Si l'oisiveté donne lieu à une errance productive, l'observation d'allées et venues sans importance devient alors une activité mentale intéressante... à condition de ne pas s'y attarder : « C'est si bon de se laisser balloter par les événements, pourquoi se creuser la tête à tout compliquer... » (p. 19)

À l'inverse, le savoir représente une noble aspiration ouvrant toutes grandes les portes de la connaissance. Et si c'était la meilleure façon d'oublier la fuite des jours ? Rien de mieux que de se lancer à corps perdu dans l'acquisition de nouvelles découvertes

culturelles parce que : « C'est important d'être éclairé, d'élargir ses horizons, c'est à la mode d'ailleurs. » (p. 57) Il existe tant de possibilités : Proust, Wagner, Nietzsche... il suffit de croire en ce fantastique apprentissage pour ensuite trouver le temps de s'y adonner, en essayant de tout assimiler : « Ah, les grands tragiques ! Mieux vaut tard que jamais. Ne pas oublier de revisiter Homère non plus. » (p. 57)

Dans un autre ordre d'idées, l'atmosphère tendue d'un tête-à-tête désolant ne joue certes pas en faveur d'un rapprochement, surtout quand le doute et l'exaspération prennent le dessus. Mais le sentiment amoureux est-il vraiment raisonnable ? Se taire vaut peut-être mieux que de prononcer des paroles *a priori* reconfortantes puisque l'incompréhension, malgré tout, demeure présente : « Il commit l'erreur de lui demander ce qui n'allait pas : elle redoubla ses pleurs et lui tourna le dos. » (p. 66)

Développer un lien intime implique donc des échanges à double tranchant qu'il n'est pas toujours facile d'assumer. Quand on risque de les mettre à jour, d'autres pensées surgissent et laissent place au regret : « Comme il s'en voulait de trop réfléchir plutôt que de profiter du moment qui passe ! » (p. 68) Trop penser n'arrange rien : inutile de s'attarder sur de vaines considérations.

Le ton ironique et le regard désabusé de l'auteur expriment clairement son refus du conformisme. Les points de vue qu'il défend avec dérision et originalité font bien sûr sourire ; il suffit d'en décoder les interprétations. On n'a qu'à penser aux titres accrocheurs (« Œuvrez, désœuvrés ! », « La prose de l'urinoir », « Rognons de poulet pour l'âme », « Les craques du trottoir », pour n'en nommer que quelques-uns) et aux détails techniques inscrits à la fin de chaque nouvelle (date, heure, endroit) pour s'en convaincre. La vie ne consiste-t-elle pas à apprendre à rire de soi dans n'importe quelle circonstance ? Bref, cet amusant vagabondage de l'esprit énonce des vérités qu'il est inutile de prendre au sérieux, quitte à se demander : qu'est-ce que le destin, sinon l'illustration parfaite d'un non-sens ?

Marie-Josée Rinfret

Délires excentriques

Éric Valiquette, *Petites morts en prose*, Québec, Éditions Vents d'Ouest, 2003, 126 p., \$17,95.

Univers étranges, rencontres fugitives, gestes excessifs, voilà un assemblage d'éléments qui donnent le ton à *Petites morts en prose*, premier recueil d'un jeune auteur talentueux et dont les dix-neuf nouvelles insolites mettent l'accent sur un climat de tension apparente. De par leur nature particulièrement surprenante (les démentes, les risibles, les indécentes et les théâtrales), elles illustrent parfaitement des situations déroutantes et des réactions intempestives.

Souvent illusoire, l'ailleurs prend des allures de délivrance quand s'ouvrent des portes de sortie menant à la fuite. Car si celle-ci implique une certaine forme d'affranchissement, elle cache aussi les dessous d'une réalité difficile à supporter. C'est dans ce contexte que se dessinent des affrontements entraînant quelquefois des gestes aux conséquences désastreuses. La folie devient alors un refuge apaisant, un endroit à préserver, un lieu idéal pour oublier... et se perdre.

Une femme s'obstine ainsi à croire que son mari vit encore à ses côtés, même si elle sait qu'il n'en est rien. Enfermée dans ses pensées, elle nie cette absence inconcevable en agissant comme si l'être aimé faisait toujours partie de sa vie. Elle est hantée par cette obsession : « Son mal n'a pas de nom, sauf celui d'exister pour quelqu'un qui a disparu dans une nuit chaude de novembre, il y a presque deux semaines. » (p. 41)

Elle veut pourtant s'accrocher à la probabilité d'un retour, avoir la certitude que son chagrin finira par s'estomper : « Goya n'est pas parti, il est en elle, en cristaux de souvenirs, amoureuxment entreposés dans sa tête... » (p. 43) Une part d'elle-même, pourtant, connaît la vérité. Mais elle se refuse à l'affronter : s'attarder à un examen de conscience ne lui vient pas à l'esprit.

D'autres personnages s'interrogent, observent, surveillent, en attendant de développer des stratagèmes, puis de passer à l'action et d'aller bien au delà de leur quête pour accomplir des exploits

leur conférant une force insoupçonnée. Enhardis par un courage qui les étonne eux-mêmes, ils sont prêts à tout afin de réaliser leurs projets machiavéliques et font preuve d'une lucidité terrifiante quand ils décident de frapper au moment opportun, même sans motif véritable : « J'ai déjà bâillonné sa bouche d'une main et insinué, sous deux de ses côtes les plus saillantes, la lame froide du couteau. » (p. 21) ; « Mon corps est une bombe, mes doigts, autant de mèches qui ne demandent qu'à s'embraser. Je jouis de ce sentiment de prééminence, aguiché à la perspective du meurtre gratuit. » (p. 27)

Animés de mouvements impulsifs et habités par un irrésistible désir d'évasion, ils sont aussi à la recherche d'une échappée salutaire. Lorsque des voix retentissantes grondent en eux, ils ne peuvent s'en protéger et ne trouvent aucun moyen de défense ; ce qu'elles projettent va plus loin que leur souffrance qui finit par les dépasser. Victimes de leurs passions dévorantes, ils obéissent à des désirs irrationnels, dont celui de provoquer pour être en mesure d'imposer leur pouvoir, malgré des parcours instables. L'errance, ils connaissent bien et la juxtaposent à leur définition de l'existence ; en choisissant la marginalité comme mode de vie, ils se laissent aller à des débordements incontrôlables puisque les excès et les abus jouent en leur faveur. L'instinct de survie domine. Satisfaction égocentrique, secret honteux, regard désabusé sont autant d'éléments déclencheurs de perturbations dont les effets ne mentent pas : « D'avoir ainsi piégé une femme me réconforte. » (p. 35) ; « Plus un mot n'ose s'échapper des bouches hébétées. » (p. 69) ; « Je suis l'homme que je suis devenu sous le martèlement successif des jours. » (p. 83)

Mis en évidence par des ambiances déconcertantes, ces récits suscitent assurément la curiosité du lecteur. Le nouvelliste sait captiver son attention par des descriptions détaillées qu'il développe avec beaucoup de subtilité grâce à un sens aigu de l'observation. Si ces histoires surprenantes se prêtent bien au langage métaphorique, elles révèlent également une écriture très maîtrisée.

Marie-Josée Rinfret